

**ROMAIN APHECETCHE**

# **LA PEUR DES ARAIGNEES**





Romain Aphecetche

## La Peur des Araignées

© Romain Aphecetche, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4883-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# CHAPITRE 1

## -Simon-

Simon n'entendait que le murmure léger des moteurs de l'avion et les frottements produits par ses vêtements et ceux de l'hôtesse dont il embrassait le cou. Il lui avait suffi d'un petit signe et d'un regard pour lui faire comprendre qu'il était temps que ce vol devienne plus intéressant. Ils s'étaient éloignés à l'arrière de l'appareil, elle l'avait attrapé par le ceinturon et l'avait mené à l'écart. Simon appréciait ce genre d'initiative. Ils n'avaient même pas pris le temps de refermer la porte des toilettes que déjà, il glissait la main sous sa jupe. Qui s'en plaindrait ? C'était son avion après tout. Enfin, plus précisément, c'était celui de son père, mais il dormait dans la cabine.

Monsieur Henri de Chastel, président directeur général de la R.F.R., entreprise familiale qui se transmet de génération en génération à l'aîné des de Chastel, n'était pas du genre à cautionner les égarements de son fils. Certainement, lui-même ne s'était jamais égaré de sa vie. Il donnait cette impression à Simon. Un homme qui n'avait fait que travailler, sans jamais se laisser aller à un seul moment de plaisir. Il était à la tête d'une des entreprises les plus puissantes du pays et il aimait à le rappeler en étalant le luxe de sa vie quotidienne aux yeux de tous. Il portait toujours des costumes sur mesures hors de prix du même tailleur parisien qui habillait son père avant lui. Il roulait dans une voiture allemande avec chauffeur et quand il jugeait le temps de trajet trop long, il prenait son avion privé : un magnifique jet blanc floqué non pas du logo de la R.F.R. mais des initiales HdC de son propriétaire. L'intérieur était couvert de boiseries et de moquettes ocre, une décoration que Simon trouvait démodée, comme tout ce que faisait son père d'ailleurs. Peu importe ce que pensait son fils, il n'avait pas voix au chapitre. Henri de Chastel avait toujours mené son entreprise, et sa famille, d'une main ferme, ne prenant que les bonnes décisions pour gagner en richesse et en puissance, avant un jour de léguer son trésor à son aîné comme son père l'avait fait avant lui.

Simon était justement l'aîné, le successeur désigné. Et il avait la main ferme aussi. Mais là, elle était fermement occupée à déboutonner le chemisier qui se dressait entre lui et Prune, la nouvelle hôtesse du jet privé de l'entreprise. Elle avait su trouver des arguments indiscutables quand elle était arrivée pour un

entretien d'embauche avec une mini-jupe encore plus courte que son CV. Ou peut-être s'appelait-elle Clémentine, il ne se souvenait plus très bien. C'était un fruit en tout cas. Simon n'avait pas la mémoire des prénoms. Il faut dire que son cerveau avait un peu souffert pendant la dernière décennie entre l'alcool, la cocaïne, l'héroïne et deux ou trois autres produits qu'il s'était injecté par curiosité. Il appelait cette période de sa vie « sa crise d'adolescence ». Même s'il avouerait lui-même que chez la plupart des gens, cette crise ne dure pas vingt ans et des poussières. Mais c'était loin tout ça. Maintenant, fini les addictions. À part peut-être celle au sexe en effet. Et tout particulièrement aujourd'hui, à celui de Cerise.

Simon était un cliché ambulant. Le gosse de riche qui ne veut pas de l'entreprise qu'on lui lègue, et qui décide de mettre le feu à sa vie le plus bruyamment possible. Il pensait que la vie était une affreuse ironie, une vaste blague, et il voulait que tout le monde le sache. Alors il avait décidé de se passionner pour la drogue et les prostituées. Tout ça évidemment, avec l'argent de sa famille. Il voyait très bien l'ironie de la situation, ça faisait partie selon lui de la vaste blague. C'est ce qui l'amusait le plus. L'idée même que son père, si droit et si froid, finance sa luxure le réjouissait au plus haut point.

Il avait passé des années à suivre aux quatre coins du globe le son de la musique électro et l'odeur de la transpiration mêlée à celle de la vodka. Ibiza, New York, Berlin, Reykjavik, Tel Aviv... Et puis une nuit, ou alors était-ce déjà le matin, dans un night-club à ciel ouvert, il reçut un appel de son frère, Edouard. Le gentil Edouard, celui qui a toujours été sage. Celui qui a fait de longues études pour devenir l'assistant de papa, comme si le piston n'aurait pas suffi. Insupportable frangin trop lisse. Même son visage était lisse. Un grand blond, des yeux azur et une mâchoire ciselée. Le mec parfait, et qui le sait. L'opposé de Simon, aux cheveux noirs de geais toujours ébouriffés, et au nez tordu depuis une bagarre.

Son frère lui parlait avec sa voix toujours claire et posée, monocorde. Simon devait tendre l'oreille pour l'entendre. Les baffles qui avaient matraqué des rythmes violents toute la nuit à quelques mètres du carré VIP n'arrangeaient pas les choses.

« Bouge de là ! » avait gueulé Simon au visage de la nana blonde au-dessus du 95D qui était posé sur ses genoux. « Oh connasse ! Barre-toi, je suis au téléphone ».

Il se leva du canapé en faux cuir maculé d'alcool qui collait à son caleçon. Il remonta son pantalon et fit quelques pas pour s'éloigner du rythme entêtant de la musique trans, et pressa fortement ses oreilles de ses deux mains pour se concentrer sur le combiné.

« C'est bon. Je t'entends mieux maintenant. Vas-y, répète ce que t'as dit, petit frère. »

« Maman est morte. »

La tête de Simon se redressa. Il eut l'impression que le monde s'était mis sur pause. Là entre une table basse couverte de coke et une prostituée qui parlait français avec un fort accent slave, il avait appris la mort de sa mère. Si tant est qu'il y ait un bon endroit pour recevoir une telle nouvelle, celui-ci n'en était clairement pas un. Il fixait les colonnes de la boîte de nuit zébrées de flash violets et bleus, pourtant il ne voyait plus les lumières. Malgré les litres d'alcool que son corps avait subi ce soir-là, les trois mots que prononça son frère lui avaient semble-t-il rendu toute sa clarté d'esprit. Il se rappelait maintenant le visage de sa mère, son sourire, ses yeux qui n'approuveraient pas du tout de voir son fils dans une chemise trop ouverte imbibée de vodka.

« Je serai là demain » a-t-il eu le temps de dire avant que la blonde n'interrompe ce moment en braillant, les yeux vides et le nez plein. Simon lui posa son index sur la bouche :

« Tais-toi ! Tu reprends cette pipe là où on l'avait laissée et je me casse. »

Le jour suivant, il lui avait fallu deux avions, un train et un taxi pour arriver à la maison de campagne familiale. Il avait fait le maximum pour avoir l'air frais et propre. C'était raté. Il avait pris son frère dans ses bras en arrivant sur le perron, devant la demeure dans laquelle il avait tous ses meilleurs souvenirs d'enfance et qu'il avait fuit depuis longtemps. Contrairement à l'avion où à l'appartement parisien dans lequel ils vivaient le plus clair du temps, la maison de campagne avait été décorée par sa mère. Elle était donc l'opposée du luxe prétentieux habituel de son père. Edouard avait mené Simon dans l'entrée. Les murs étaient couverts d'œuvres d'art que leur mère avait chiné. Il y avait des pièces de peintres reconnus et côtés mais aussi d'amateurs talentueux. En tournant vers le salon, Simon avait lancé un regard de compassion à son père qui était dans la pièce principale avec tout un tas d'hommes en costume noir. Il le fixait aussi, mais il n'y avait pas vraiment de compassion dans le regard que son

père lui renvoya, mais du jugement, comme toujours.

Après la cérémonie, Simon avait quitté rapidement le cimetière. Il était rentré à la maison de campagne à pied. En traversant la pelouse sur le côté de la maison, il avait enlevé ses chaussures. Pieds nus dans l'herbe, il avait fermé ses yeux et avait réussi à ressentir la chaleur du soleil et à entendre les rires de son enfance. À l'époque, Edouard et lui étaient très proches, ils jouaient au ballon l'après-midi avec Monsieur Pierre, l'homme d'entretien. Leur mère passait l'après-midi sur une chaise longue près de la piscine à lire des bouquins. Enfant, Simon s'imaginait que Monsieur Pierre était son vrai père, ce qui lui donnait une image idyllique d'une famille plus unie. Son père, lui, restait toujours enfermé dans son bureau, loin des regards, inaccessible. C'est peut-être pour cela que par jalousie il avait renvoyé Monsieur Pierre après une violente dispute un soir d'été, comme si il s'était acharné à retirer tout ce qui pouvait apporter du bonheur à ses fils.

Simon avait ensuite arpenté les couloirs de la maison en quête du moindre souvenir heureux de sa mère. Certaines pièces, certains meubles même lui évoquaient la douceur des longs après-midi d'été en sa compagnie. Puis, il avait appelé un taxi et était parti avant que le reste des convives ne rentrent du village. Il ne revînt dans la maison familiale que six mois plus tard. Cette fois-ci il était frais et propre. Il eut une conversation tumultueuse avec son père. Il lui expliqua qu'il avait fait une cure de désintoxication et qu'il était prêt à suivre le chemin qu'il avait voulu pour lui. Être digne de sa position d'aîné des de Chastel.

Aujourd'hui, sa crise d'adolescence était terminée depuis six mois. Son père l'emmenait partout avec lui. Il fallait le former entièrement s'il voulait être à la tête de la R.F.R. un jour. Simon pensait reprendre ses études, passer des diplômes. Mais son père voulait faire ça vite. « Tu ne crois pas avoir déjà perdu trop de temps ? » avait-il asséné. Et là, dans cet avion, en route pour une réunion avec des représentants syndicaux sur le port de Marseille, malgré l'activité peu catholique à laquelle il s'adonnait activement avec Framboise, Simon avait tout de même l'impression de renaître, de commencer une nouvelle vie. Il ne savait malheureusement pas que c'était aujourd'hui qu'il allait mourir.

Soudainement, il entendit une voix dans l'avion. Malgré les cuisses qui étreignaient ses hanches, il se pencha en arrière pour jeter un œil dans l'allée et vérifier que son père dormait toujours. Il ne dormait plus. Il était debout, son téléphone dans les mains avec un air hébété. C'était la première fois que Simon

voyait cette expression sur son visage.

Leurs regards se croisèrent.

Et puis il y eut une lumière vive.

Un souffle.

Une chaleur.

Puis, plus rien.



## Chapitre 2

### -David-

Pour bien démarrer sa journée, David allait dans une salle de sport dans laquelle il avait ses habitudes. Il se levait avant le soleil en prenant soin de ne pas réveiller sa femme. Il avalait un jus d'orange et une mixture à base de blancs d'œufs crus et de protéines en poudre et montait dans son gros S.U.V. noir. Direction la salle devant laquelle il arrivait avant même les employés. Il pouvait y accéder à toutes heures du jour ou de la nuit grâce à son badge d'adhérent premium. Écouteurs sur les oreilles, hip-hop américain qui construit ses rimes autour du mot *fuck*, David poussait de la fonte, tirait sur des câbles, soulevait des cordes jusqu'à épuisement, quand ses biceps tatoués étaient couverts de transpiration. Il était ce que certains appellent un bodybuilder. Même s'il trouvait que le mot se rapportait plutôt à des gars en string qui défilent sous une épaisse couche d'auto-bronzant. Ce n'était clairement pas son but. Il avait construit son physique comme une arme. Une arme qui se devait avant tout dissuasive. David avait été dans la police, avant de devenir garde du corps. Il se devait d'inspirer le respect dès le premier coup d'œil.

Après son entraînement et une bonne douche, il rentrait chez lui, une petite maison dans un quartier résidentiel qu'il avait pu acheter il y a quelques années. Après un mariage heureux et la naissance de sa fille Léna, acheter une maison confortable lui paraissait être l'étape suivante logique d'une vie de famille heureuse. Sa femme était dans la cuisine, en train de s'agiter dans tous les sens. Elle avait une tartine dans la bouche, un torchon posé sur l'épaule et elle tentait tant bien que mal de coiffer l'épaisse tignasse de leur fille métisse ; qui elle, tentait d'avaler des céréales sans quitter des yeux une bande de créatures aux couleurs fluos qui chantaient avec des voix suraiguës dans un dessin-animé hystérique étranger sur TeleRadios-Suède, apparemment pas gênée de ne pas comprendre un mot de suédois. C'était beaucoup trop d'excitation comparé à la sérénité de la salle de musculation.

« Besoin d'aide ? » demanda David, même s'il connaissait déjà la réponse.

« Tu crois ? » lui répondit Andhumati.

Sa femme lui jeta un regard qu'il connaissait bien, celui qui dit : « Pendant que tu t'amuses, moi je m'occupe de notre fille. Alors, fais quelque-chose pour

m'aider. » Après huit ans de mariage David pouvait quasiment lire dans les pensées d'Andhumati. Et il savait que dans ces moments-là, sa meilleure chance de s'en sortir sans qu'elle ne hausse le ton était de faire profil bas. Alors il se prépara son propre petit-déjeuner et s'assit autour de la table.

« Lena ? Tu es contente d'aller à l'école aujourd'hui ? » demanda-t-il à sa fille qui avait étonnamment une céréale collée sur le nez.

Il savait bien que cette question était d'une fadeur et d'une inutilité affligeante mais il la posait pour montrer à sa femme que, lui aussi, il participait à la vie de la famille. Aussi physiquement impressionnant qu'il pût être, il se sentait toujours tout petit dans ces moments du quotidien, plus habitué aux missions bien préparées qu'au chaos de la vie parentale. Andhu, comme il l'appelait, était une déesse. Elle pouvait être à plusieurs endroits en même temps. Elle se rappelait tout un tas de choses, comme les dates des rendez-vous médicaux ou même les anniversaires de cousins au second degré qu'ils n'avaient pas vu depuis des années. David ne comprenait pas comment elle pouvait tenir cette famille à bout de bras tout en allant travailler toute la journée dans le studio photo qu'elle gérait aussi.

David n'avait pas prédit la réaction de sa fille à cette simple question : Lena, sept ans, et deux dents en moins en plein milieu du sourire, sauta de sa chaise sa cuillère encore à la main.

« Oh oui ! On va peindre nos statues en papier mâché. Je vais te montrer, j'ai des photos sur le portable de Maman. »

Elle courut alors hors de la pièce avec une seule couette pas finie sur le sommet de la tête, qui fouettait son front à chaque pas.

Andhumati regarda David dans les yeux avec un regard accusateur tout en soufflant de façon désespérée, l'élastique prévu pour la deuxième couette de sa fille encore dans les mains.

« Je suis désolé, mon cœur » tenta-t-il comme seule excuse.

Contre toute attente, elle porta sa main au visage et se mit à rire. Réconforté par sa réaction, David se leva, la prit dans ses bras et l'embrassa.

« Je t'aime » lui glissa-t-il dans l'oreille.